# Théâtre Français. *Le Misanthrope*; *La Belle Fermière* [extraits].

Mlle Leverd, que sa santé avait éloigné du théâtre depuis quelques semaines, a reparu dans ces deux pièces ; et cette espèce de rentrée a été pour elle un vrai triomphe : elle y a joué avec le talent le plus distingué, deux rôle très différents, celui d'une coquette et celui d'une femme sensible. La coquette du Misanthrope est la seule digne de ce nom qu'on ait jamais présentée sur la scène française. Il est étrange que dans le pays de la coquetterie, chez une nation qui abonde en coquettes, ce caractère n'ait été bien traité qu'une seule fois, et n'ait jamais pu tenir le premier rang dans une comédie. Toutes nos coquettes de théâtre sont de petites étourdies : la Célimène du Misanthrope n'a-t-il tracé ce portrait avec tant de fidélité que parce qu'il avait chez lui le modèle : c'était sa femme. Cependant, après la mort de Molière, le mariage que sa veuve se hâta de contracter avec un comédien très obscur, nommé Guérin d'Etriche, est contraire aux grands principes de la coquetterie ; car ce fut l'amour, et même un amour très physique, qui fit ce mariage. Si la femme de Molière avait eu l'ambition d'une coquette, elle fût restée veuve d'un grand homme ; et ce titre l'eût rendue très piquante : son respect pour la mémoire d'un époux si célèbre en eût fait une espèce d'Andromaque, qui eût attiré près d'elle je ne sais combien de Pyrrhus. Mais épouser par amour un misérable comédien, et faire sa fortune, c'était s'enterrer dans un mari : la veuve de Molière n'eût pas cessé d'être l'objet des vœux de la cour et de la ville ; madame Guérin n'était plus qu'une femme du peuple, indigne de l'attention des gens comme il faut. Ce ne fut donc pas dans sa famille, ce fut dans la société et dans la bonne compagnie que Molière choisit son modèle.

La coquette est un monstre dans la nature ; car la nature fit les femmes pour aimer et pour être aimé : la coquette viole cet ordre naturel ; elle veut qu'on l'aime et ne veut point aimer. La coquette est le tyran de la société, et sa tyrannie est d'autant plus odieuse, qu'elle est hypocrite. Le tartufe trompe les gens de bien par le langage de la dévotion, par l'apparence de la piété ; la coquette trompe les honnêtes gens par le langage de la tendresse, par l'apparence de la sensibilité. Il n'existe presque point de coquettes parfaites, ce caractère demande beaucoup de tête, point de cœur, et un empire absolu sur le sens. La plupart des femmes, pour soutenir ce personnage, ont plus de cœur qu'il ne faut, pas assez de tête et des sens trop impérieux. Molière nous a montré l'idéal de la u, la coquette pure et sans mélange de faiblesse. Il ne faut pas ajouter foi aux malignes insinuations de la prude Arsinoé, qui voudrait nous faire croire que Célimène attire et retient ses amants par des faveurs réelles, et ne se borne pas aux moyens que lui prescrit son art. Arsinoé est une mauvaise langue : la jalousie et le dépit lui dictent ces calomnies ; et tout annonce dans la pièce que la coquette, contente d'allumer des désirs, ne cherche point du tout à la satisfaire de peur de les éteindre.

La vraie coquette se distingue aussi par le désintéressement : elle ne reçoit point de dons de ses esclaves pour conserver l'empire qu'elle a sur eux ; en cela, plus fière que les monarques de l'Orient, qu'on n'aborde jamais qu'un présent à la main, et qui n'en sont pas moins despotes : la vraie coquette est donc aussi rare que le phénix, et même n'existe pas. Celle qu'on appelle improprement coquettes, et qui déshonorent ce nom, n'ont pas des sentiments nobles, des pensées si sublimes : elles ne veulent pas conquérir, uniquement par orgueil et par envie de dominer ; elles se proposent, dans leurs conquêts, des vues de plaisir et d'utilité, et plusieurs ne cherchent à plaire que pour se mieux vendre. Il y a une distance infinie entre la Célimène du Misanthrope et la baronne de Turcaret : l'une est une héroïne de coquetterie comme on n'en voit guère, ou même comme on n'en voit point ; l'autre ; l'autre est une aimable friponne comme on en voit tant, ou même comme on en voit trop.

Le personnage de Célimène est presque aussi difficile à soutenir au théâtre que dans la société : rarement il a eu l'avantage d'être bien rempli ; et il y a fort longtemps qu'il n'avait été joué aussi bien que par Mlle Leverd. Cette actrice a une excellente tenue, beaucoup d'aplomb, des intentions comiques très heureuses et très justes un grand art d'occuper la scène, et d'attacher le spectateur par son jeu et par son débit : ce qui se remarque particulièrement dans la longue conversation dont elle fait presque tous les frais, par ses traits médisants, dans la manière dont elle désole la prude, et dans toutes ses scènes avec le misanthrope. (…)

Geoffroy.